**Zeitschrift:** Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

**Band:** 4 (1896)

**Heft:** 15

**Artikel:** L'Église romaine jugée par un de ses prêtres

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-403355

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 08.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# L'ÉGLISE ROMAINE

## JUGÉE PAR UN DE SES PRÊTRES.

*Lettre d'un prêtre catholique-romain à un jeune abbé.* *)

Novembre 1895.

Mon cher ami et cher confrère,

J'ai appris avec une vive satisfaction par votre longue et cependant trop courte lettre, que vous avez cette année sagement utilisé vos vacances, et mis en pratique les conseils de ma vieille amitié.

*) Une Eglise qui confesse ses torts et ses fautes, loin de s'abaisser, s'honore devant les hommes et se grandit devant le Christ. Telle est certainement la pensée qui a inspiré à son honorable auteur cette très intéressante et très précieuse lettre, qui sans doute n'est qu'un aveu particulier, mais qui cependant exprime exactement la pensée intime d'une quantité d'ecclésiastiques romains; ce qui prouve que, même encore maintenant, même en dehors de l'Eglise ancienne-catholique, il y a, jusque dans les cadres de l'Eglise romaine, des catholiques vraiment orthodoxes et en réalité ennemis des erreurs papistes. Lorsque les ecclésiastiques romains, qui voient les fautes et les erreurs de leur Eglise particulière, auront le courage de s'unir entre eux et de proclamer leur conviction, leur Eglise sera sauvée, parce qu'elle sera alors dans la nécessité morale de faire son *mea culpa* et de rentrer dans l'Eglise universelle. Puisse cet exemple d'un confrère clairvoyant, instruit et loyal, trouver de nombreux imitateurs! Nous ne publions cette lettre, dont nous conservons précieusement l'original, que parce que nous y sommes autorisé par son auteur; et si nous taisons son nom, c'est uniquement pour écarter de lui la terrible persécution dont il serait l'objet de la part de Rome, de son évêque et de ses autres coreligionnaires. Pour nous, anciens-catholiques, qui pouvons proclamer hautement la vérité, remercions Dieu de nous avoir rendu la liberté: *Laqueus contritus est et nos liberati sumus.* (Ps. 123, 7.)

*La Direction.*

Vous avez profité des deux mois de relâche à vos occupations administratives, pour visiter la Suisse, de Genève jusqu'à Lucerne, et vous rendre compte, en le prenant sur le vif, du mouvement religieux qui n'est pas l'un des moindres attraits de ce pittoresque et délicieux pays.

Sans trop craindre nos censures ecclésiastiques, vous avez lu des livres hérétiques, des brochures catholiques-nationales, orthodoxes et autres. Bien plus, métamorphosé en simple laïque, vous vous êtes mêlé à la foule du prêche, aux fidèles des divers cultes pour les offices. Vous vous êtes glissé jusque dans les salles de conférences, et peu s'en est fallu que vous n'ayez communié à l'église russe. Autant de crimes dont je vous absous de grand cœur, non seulement parce que je les ai commis moi-même, mais aussi parce que je tiens pour noble et digne l'étude de nos divergences avec tous nos frères chrétiens, étude qui, faite sur place, ne peut, j'en suis convaincu, que nous faire estimer ceux que nous damnons trop vite, faute de les connaître.

En tout cas, votre temps cette fois a été bien plus sérieusement employé, croyez-moi, qu'à promener votre oisiveté aux villes d'eau, et à vous mêler au monde interlope des casinos, ou des cercles aux petits chevaux.

Voici du reste que votre esprit s'est élevé sous l'influence des constatations que vous avez faites; voici que vos idées se sont étendues, et que votre horizon intellectuel s'est élargi considérablement. Si bien, que vous voilà pris d'un beau zèle pour ces dissidents « qui ont de la tenue, de la valeur, de la dialectique, de l'éloquence », et pour lesquels votre cœur subit à présent un certain faible. « Car ce sont des frères, dites-vous; et quel malheur qu'ils aient créé la discorde qui nous sépare, nous divise et nous désole! »

J'applaudis franchement à vos généreux sentiments, et je vous félicite, par surcroît, de l'élévation de vos vues, qui vous permettent de sortir des ornières creusées autour de nos grands ou petits clochers, où nous sommes en général habitués à tourner comme des poissons placides dans leur bassin.

Vues d'en bas, les choses perdent de leur aspect, tandis que, considérées de haut, leur plan s'élargit, s'explique, et presque toujours s'harmonise dans les détails comme dans l'ensemble.

A votre exemple, combien je déplore ces déchirements, ces discordes, ces haines entre les disciples du même Christ, entre les membres de la même famille, souvent au sujet de questions les plus futiles! Eh quoi, répété-je parfois, en considérant les grandes dissensions de la famille chrétienne, voici un Père céleste qui compte des enfants comme l'on compte des étoiles au ciel; il est pour chacun plein d'indulgence, de libéralité et d'amour. Avec un cœur tout paternel il agrée leurs adorations, leurs hommages, d'où qu'ils viennent, pourvu qu'ils soient sincères, sans acception de langue ni de liturgie, car les formes ne sont rien à qui ne tient compte que de la reconnaissance et de l'amour.

Et, par une aberration désastreuse autant que folle, voici ces enfants et ces frères, tous pleins de respect pour leur Père commun, qui se combattent cependant, s'anathématisent et s'égorgent sans trève, sans merci; non point par jalousie comme fit Caïn, mais uniquement parce qu'il existe entre eux divergence sur quelques croyances, diversité de rites et de coutumes, variété dans le culte, et différence dans la manière d'honorer Dieu.

En vérité, mon ami, nous sommes aussi atroces que les bêtes; et il y a des moments où, l'histoire de nos malheurs à la main, je me demande si, en un sens, les musulmans ne valent pas plus que nous, et s'ils n'ont point vraiment quelques raisons de nous comparer à des chiens, parce que, l'on n'en peut douter, nous avons adopté dans nos antagonismes les mœurs de ces animaux.

Dans chaque confession chrétienne néanmoins, il se trouve nombre d'esprits sensés pour constater les ravages et les ruines que nos dissensions ont laissés le long des siècles, tant dans le domaine politique que dans le domaine religieux.

Plusieurs, comme nous, se sont même plu à faire les plus belles peintures de la paix, de la concorde, ainsi que des bienfaits qui en résulteraient pour la société tout entière. Seulement, comme vous le faites aussi, chacun d'eux ne s'évertue qu'à mettre au jour les torts du voisin, qu'à donner du relief aux travers des autres, qu'à se soustraire finalement à la lourde responsabilité de la fratricide guerre.

Or, à présent que j'ai tourné mon cap des tempêtes, que l'âge et l'expérience ont refroidi la fougue irréfléchie et le zèle

déplacé, ma pensée se retourne et me presse de constater qu'il y a des torts partout, et que le sage chrétien devrait commencer par reconnaître les siens avant d'incriminer ceux des autres.

Plus je tourne dans ce cercle d'idées, plus je me persuade qu'il n'y a pas de meilleur moyen d'arriver à la mutuelle estime qu'un bon retour sur soi-même, qu'une application sincère à découvrir la poutre qui obstrue notre œil au lieu de nous obstiner à chercher la paille dans celui du prochain.

Pourquoi la sagesse du philosophe, qui consistait dans la connaissance de soi-même, ne serait-elle plus de mise aujourd'hui pour des gens qui ont l'âme assez haute et le cœur trop bien placé pour craindre de s'abaisser en descendant à un aveu?

Comme épilogue donc à vos fructueuses observations, comme complément nécessaire à votre provende de religieux touriste, je vais, avec toute la familiarité et la franchise qui caractérisent l'échange de nos impressions, vous indiquer quelques-unes des ombres qui obscurcissent le ciel de notre Eglise, quelques-uns des torts immenses qui ont le plus contribué de notre part à creuser l'abîme entre nous et les divers membres de la société chrétienne.

Et tout d'abord, en suivant l'ordre chronologique de nos discordes, quand je porte mes regards vers cette Eglise orientale, encore si florissante aujourd'hui, quand je songe à cette considérable portion de la famille chrétienne rejetée loin de nous par de misérables querelles, je me sens livré à la plus étrange surprise. Et malgré tout mon respect pour notre Eglise d'Occident, qui a aussi ses gloires, il m'est impossible de ne pas déplorer profondément la futilité des prétextes, ainsi que la violence des procédés mis en œuvre par les papes dans ce fâcheux différend; impossible de ne point blâmer le but par trop politique et trop mondain, poursuivi par la cour de Rome à cette époque.

Sans remonter plus haut que le neuvième siècle dans l'histoire de nos dissidences avec nos frères du rite grec, nous savons, mon cher ami, que notre malheureux et dernier conflit avec eux prit naissance au sujet de l'élévation du célèbre Photius au siège patriarcal de Constantinople. Dans un mouve-

ment révolutionnaire et inopiné, comme il s'en produit fréquemment dans le peuple, surtout aux époques de surexcitation religieuse, la foule, sur l'agrément ou l'initiative de l'empereur, dépose son pontife et le chasse, disait-on, à cause de son fanatisme pour les images, mais principalement à cause de ses dispositions favorables pour les vues et les entreprises de la cour de Rome à ce moment.

Après cet acte d'autorité, la foule et le clergé, obéissant au sentiment d'inspiration qui les porte vers le plus digne, vont d'un commun accord arracher Photius à ses remarquables études, et le contraignent, quoique simple laïque, à accepter la redoutable succession d'Ignace. En quelques jours, le sage et savant philosophe parcourt les divers degrés du sacerdoce et finalement se trouve investi de la haute dignité de patriarche.

Mais le pape, ayant reçu notification de ce changement si subitement survenu, déclare, comme vous savez, l'élection du nouveau titulaire absolument irrégulière, contraire aux lois canoniques et nulle de plein droit. — Et, partant de là, il intrigua de toutes façons pour perdre Photius aux yeux des fidèles et le déposséder de ses éminentes fonctions.

Or, cher confrère, avec toute la liberté d'esprit que laissent le désintéressement et le souci de la vérité seule, j'avoue, à notre confusion, que le pape, dont nous sommes solidaires, commit en cette circonstance une faute grave et nous fit assumer une regrettable responsabilité.

L'ordination du nouveau patriarche avait été sans doute irrégulière, et Photius avait été le premier à en gémir; cependant elle n'était point nulle pour cela, et cette dérogation aux lois canoniques, parfaitement explicable du reste, vu les circonstances, n'excuse pas une si formidable levée de boucliers, ni un déploiement si considérable d'anathèmes. D'autant moins que plusieurs éminents personnages, comme saint Ambroise et saint Grégoire de Naziance, avaient été promus à l'épiscopat dans des conditions pareilles, sans que le clergé romain ait jamais songé à leur reprocher d'avoir été élus selon l'usage de l'Eglise d'Orient, tout au contraire.

Assurément si le pape Nicolas I[er] eût été animé du zèle apostolique et de l'intérêt général de la chrétienté, il se serait inspiré de ces précédents et, au lieu de déchaîner la discorde, il se serait appliqué à la condescendance, aux sentiments fra-

ternels qui rapprochent au lieu d'éloigner. Il aurait considéré que sur des questions d'ordre secondaire qui ne touchent point à la foi, à la doctrine, l'Eglise d'Orient avait ses usages, ses coutumes, son administration intérieure; que finalement elle était maîtresse chez elle, et que c'était un empiètement de pouvoir que de vouloir s'immiscer dans ses affaires particulières, ou trancher d'autorité là où devait régner la plus saine et la plus sainte liberté.

Si, dis-je, le pape eût été véritablement infaillible, ou plus modestement médiocre diplomate, il aurait compris que derrière Photius, ou plus exactement devant lui, se trouvaient l'empereur et les 318 évêques réunis à Constantinople, qui tous avaient approuvé l'élection et applaudi au choix du nouveau dignitaire, il aurait d'un coup d'œil prévu le désastre que préparait sa résistance, et aurait reculé devant les suites d'une telle rupture.

Au lieu de cela, ce pape imprudent se montra de plus en plus aigri, cassant et intraitable, multipliant les appellations blessantes, traitant l'empereur de suppôt de satan et le patriarche d'eunuque. Si bien qu'il est permis de se demander ce qu'aurait pu faire de pire un pontife brouillon, qui se serait donné la mission bizarre de semer des germes de dissensions et de pousser aux extrêmes la noble et fière Eglise d'Orient.

Et, ce qui ne contribue pas peu à rendre perplexes les fidèles les plus attachés à notre Eglise, c'est que cette élection même de Photius, jugée illégitime par le pape Nicolas, fut précisément déclarée valide et légitime un peu plus tard sous le pontificat de Jean VIII, qui écrivit textuellement à l'empereur Basile: « A l'exemple des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche « et de Jérusalem, nous recevons Photius comme évêque de « votre capitale, pour frère et pour collègue, et désirant éteindre tout schisme dans l'Eglise, nous le relevons de toutes « les censures prononcées contre lui. Nous cassons les actes « de notre prédécesseur et déclarons que les légats n'ont souscrit les actes du concile qui condamnait Photius que pour « complaire à ce pape hypocrite, et non pour obéir à la justice. »

Vous faisant grâce, mon cher abbé, de toutes les réflexions que me suggère l'opposition si complète de deux papes *infaillibles*, je me permets seulement de vous demander si, après ce

rapide exposé, vous croyez sérieusement que ce soient les Orientaux qui ont créé les dissensions, et si nous n'avons pas à nous reprocher plus qu'eux la rupture et la discorde?

Après cela il n'est pas inutile d'ajouter que ce conflit du genre le plus personnel ralluma les anciennes discussions qui divisaient les deux Eglises au sujet de diverses questions qui nous divisent encore, et où la logique et la raison ne semblent guère militer en notre faveur.

L'une des plus importantes, parce qu'elle touche à la doctrine, est relative à la procession du Saint-Esprit, question particulièrement délicate où s'est épuisé le génie des plus savants théologiens sans que le mystère ait été sondé ni éclairé.

Les Orientaux soutiennent selon l'ancienne croyance que le Saint-Esprit procède seulement du Père; et les Occidentaux prétendent qu'il procède à la fois du Père et du Fils. Et c'est pourquoi, par euphonie, je pense, autant que par amour de la doctrine, ils ont ajouté le fameux terme «Filioque» au premier texte du symbole.

Vous ne vous attendez point, certes, à me voir toucher à la question de fond, ou essayer seulement de pénétrer dans ce dédale compliqué d'où, faute d'issue, l'on risque de ne plus sortir.

Mais, il est un point particulièrement simple que je tiens à rappeler parce qu'il est ici le seul important, savoir: que le Concile de Nicée, véritablement œcuménique, et auquel nous devons le symbole de la foi, porte simplement que le Saint-Esprit procède du Père. Il semble, d'après cela, et la chose est certaine, que les articles, les actes de ce concile doivent être respectés comme autant de textes sacrés, et que nul ne doit se montrer assez téméraire pour y ajouter ou en retrancher quoi que ce soit.

Cependant, malgré la déférence due à un document doctrinal de cette importance, le clergé de notre Eglise n'a pas craint d'y faire correction, et d'y intercaler un mot de son invention. Non seulement cela, mais nous avons eu encore la prétention inouïe de vouloir imposer cette innovation aux Orientaux, sous peine d'hérésie et de naufrage dans la foi. La prétention était exorbitante, comme plusieurs papes le reconnurent sagement dans la suite. Aussi les Orientaux résistèrent-ils avec fermeté, d'où je n'hésite point à affirmer qu'ils

ont gardé le beau rôle contre nous en cette occasion; et, si cette intempestive controverse n'a pas peu contribué à les éloigner de nous, c'est encore nous, cher ami, qui sommes responsables de cette inconcevable scission.

Poursuivant l'énumération de nos divergences, je pourrais aussi vous entretenir de la question toujours pressante du mariage des prêtres, mariage que l'Eglise grecque a regardé de tout temps comme un préservatif puissant et moral contre le plus tenace et le plus insidieux de tous les vices, tandis que l'Eglise romaine le considère comme une souillure.

Je pourrais gémir avec vous sur le triste sort de ces hommes que leur vœu de célibat condamne aux tortures de la plus indomptable des passions, sans leur donner jamais le moyen d'y porter remède. Que n'aurais-je pas à dire sur les irréfutables raisons que nos frères d'Orient ont de ne pas laisser le malheureux prêtre en dehors des lois sacrées de la nature, privé par un vœu imprudent des joies légitimes de la famille, et condamné à des luttes terribles où succombe, hélas! un si grand nombre? Quel sujet n'aurions-nous pas de nous étonner de l'aberration profonde d'une Eglise qui exige de ses prêtres tous les attributs, tous les caractères de la virilité, et qui, par une ironie barbare, les oblige à agir comme s'ils en étaient privés!

Mais, l'évidence des faits est tellement forte, et la poussée des divers scandales a si constamment donné raison aux coutumes orientales sur ce point que les papes modernes se sont dessaisis de leur rigueur et ont accordé le mariage aux prêtres des communions romaines en Arménie, au Liban, etc. Il n'est point douteux que la réforme ne finisse par s'étendre même en Occident, pour donner le droit commun à des milliers de parias qui béniront le ciel en poussant le cri de délivrance.

Je pourrais aussi vous montrer toute la futilité de cette surprenante discussion sur le pain levé et le pain azyme, qui fit de Michel Cérularius presque un martyr. Et, si le sujet n'était pas si respectable, puisqu'il a trait à l'eucharistie, nous pourrions aisément railler les thèses de nos théologiens, prétendant que le pain levé est corrompu, rempli d'animalcules qui nuisent à la présence de Jésus-Christ et aux sacrements!

Aurions-nous, je vous demande, beaucoup d'efforts d'imagination à faire pour trouver dans chacun de nos savants autant de précurseurs du célèbre Pasteur, qui croyait avoir seul fait la découverte des microbes et des bactéries dans ses bouillons de culture?

Mais, je passe sans insister sur ces mesquines controverses, d'autant plus volontiers qu'il ne faudrait pas supposer que ces divisions scandaleuses, qui ont excité de si grands troubles dans la chrétienté, aient eu pour motifs sérieux de ridicules querelles sur la procession du Saint-Esprit, sur le pain azyme, ou autres questions aussi peu importantes. Ces disputes n'étaient que des prétextes spécieux pour cacher aux yeux des peuples l'ambition constante des pontifes romains, qui aspiraient à la domination de l'Eglise tout entière.

L'importance que leur donnait leur situation à Rome leur avait fait oublier qu'ils n'avaient commencé qu'à être évêques de cette ville; et, à l'exemple des empereurs qui commandaient en despotes sur les nations, les papes ne rêvaient que souveraineté sur les Eglises et suprématie universelle. La résistance était difficile et d'autant plus dangereuse qu'aux foudres spirituelles qui ne manquaient point de portée alors, venait se joindre autrement efficace la force armée que la faiblesse des princes mettait au service des entreprises de la papauté.

Et c'est pour avoir voulu s'immiscer dans l'administration de l'Eglise d'Orient, pour avoir voulu étendre sur elle son omnipotence comme sur la plupart des autres Eglises, que les pontifes de Rome ont suscité la longue et fatale querelle qui a séparé irrévocablement les deux principales Eglises, et creusé presque un abîme entre Rome et Constantinople.

D'où il est facile de conclure, mon cher abbé, que l'Eglise grecque ne saurait être blâmée d'avoir lutté pour son indépendance religieuse, ses traditions apostoliques, d'avoir même fait schisme avec nous, puisqu'elle ne pouvait l'éviter que par l'effacement, l'abdication et la servitude.

Je ne prétends pas néanmoins innocenter entièrement les Orientaux, qui ont à leur passif une large part dans les abus et les violences commis au cours de nos coupables discordes. Non. Mais la faute initiale, la responsabilité capitale de ce malheureux conflit appartiennent à l'amour exagéré de nos pontifes romains pour le pouvoir.

C'est là, cher ami, la tache originelle de notre Eglise, et je ne sais dans quel Jourdain nous irons puiser l'onde sainte qui nous en lavera, et nous rendra, avec la paix de la conscience, avec notre innocence première, la pureté doctrinale et la sainteté chrétienne.

Durus est hic sermo, allez-vous dire! Eh! oui, mais le salut est dans l'aveu et non dans la dissimulation systématique, et non dans l'apologie à outrance, telles qu'on ne les pratique que trop autour de nous.

Mais, cher collègue, après avoir perdu dans d'opiniâtres contestations le bénéfice de la communion fraternelle avec les chrétiens d'Orient, notre Eglise s'est vue de nouveau scindée en deux au XVI[e] siècle par des discussions plus ardentes que jamais et plus criminelles encore que la première fois, de telle sorte que l'héritage catholique sous l'influence néfaste de prétentions désordonnées est devenu semblable au domaine qu'un père de famille aurait chèrement acquis et que la cupidité des enfants morcellent à l'infini quand la succession est ouverte.

Or, dans ce conflit acharné avec les protestants, il s'en faut encore que nous soyons exempts de reproches et indemnes de tout méfait. Nos fautes à leur égard ont été, au contraire, si graves et si lourdes que je me demande avec confusion si ce n'est pas nous qui sommes les seuls coupables dans cet inévitable déchirement.

Il est incontestable, par exemple, que le premier tort à notre charge, en cette triste occurence, a été de rendre depuis longtemps non seulement possible, mais encore désirable presque ce lamentable schisme. Les abus de pouvoir de la cour de Rome avaient tellement semé le long des siècles tout ce qu'il faut pour récolter des tempêtes que nous ne devons pas être surpris d'avoir vu à la fin éclater l'orage.

Depuis que les intrigues de la politique avaient donné un patrimoine à saint Pierre et une souveraineté temporelle aux papes, ces derniers, oubliant que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, s'étaient laissé éblouir par les splendeurs de la puissance terrestre; et leur zèle, au lieu de s'appliquer à leur mission apostolique, ne se portait qu'à rivaliser de faste avec les princes et les empereurs. Aux pontifes qui avaient été si grands quand ils se contentaient d'un réduit aux catacombes, avaient succédé des papes-rois auxquels il fallait à

présent le prestige d'un triple diadème, des troupes, des Etats, des palais et tout l'éclat d'une cour mondaine. Tous les parasites qui spontanément surgissent autour des trônes pour les souiller s'étaient introduits avec la puissance dans la demeure des représentants de Dieu et y occupaient une place d'honneur. Les courtisanes elles-mêmes y accédaient par les grandes portes, tandis que, si Jésus-Christ en personne se fût présenté aux palais de ses vicaires, c'est à peine s'il eût été reçu par l'escalier de service.

A l'exemple des prédicateurs du temps que la contagion n'avait pas atteints et qui gémissaient sur la déchéance de l'Eglise, si Lacordaire eût vécu en ces tristes jours, il eût bien pu dire, dans une de ses virulentes apostrophes, que bien avant de visiter Versailles, Stamboul, à l'époque des Médicis et des Borgia, avait visité Rome, qu'il s'y était trouvé à l'aise, et qu'au lit des saints martyrs Sardanapale était couché.

Mais sa voix se fût perdue dans le bruit des fêtes et des festins, et sa personne eût été livrée aux tribunaux de l'Inquisition peut-être. Les plus sages représentations ne pouvaient changer les désordres de la famille d'Alexandre VI; et, malgré les plus éloquents rappels aux traditions chrétiennes, Jules II n'en mettait pas moins sa gloire à être plutôt l'émule de Tamerlan que le représentant de Jésus-Christ.

Les protestations dignes et autorisées ne manquèrent point non plus à Léon X, et cependant ce pontife, ministre d'un Dieu humble qui a élevé la pauvreté au premier rang des vertus chrétiennes, employa tout son génie diplomatique à éclipser par sa magnificence royale celle des cours de France et d'Espagne, à la fois.

Et, comme vous ne l'ignorez pas, mon cher ami, cette fringale de luxe et de grandeurs, cette fièvre de mondanité devaient coûter des sueurs, des larmes au peuple et aux fidèles afin de boucler tant bien que mal un budget fantastique où les seuls frais de table du saint Père atteignaient le chiffre fabuleux de sept millions par an. Les ressources étaient considérables, sans doute, et les expédients du fisc pontifical presque surnaturels pour s'en procurer. Mais le Pactole lui-même n'est pas intarissable, et tant de vaniteuses conceptions eurent bientôt englouti les trésors entassés dans les caves du Vatican. Les ressources ordinaires devenant insuffisantes, ce fut alors

que le pape en vint à employer les moyens extraordinaires; qu'il exhuma l'ancienne taxe des crimes et organisa sur une vaste échelle l'exploitation des indulgences. Il institua dans chaque province des fermiers généraux des grâces divines, en même temps qu'il déléguait des légions de moines pour expliquer aux ignorants les merveilleux effets du pouvoir des clefs, qui commence toujours par ouvrir les bourses avant d'ouvrir le paradis. Le ciel était cette fois au service de la terre, et il n'est pas étonnant que ce soit à ce sujet que partit le coup de foudre qui a si longuement retenti dans le monde.

Martin Luther fut sans doute l'agent occasionnel qui déchaîna la tempête, mais les véritables artisans de la catastrophe furent les abus de notre Eglise et les prévarications de nos pontifes. A défaut du moine augustin, d'autres réformateurs, moins entraînants peut-être, auraient surgi, et l'œuvre de protestation aurait atteint les mêmes résultats, parce que l'indignation était générale et toute prête à éclater au premier signal.

Après ce simple coup d'œil sur les origines du schisme protestant, nous conclurons donc, cher confrère, qu'un peu d'humilité et beaucoup de regrets ne messiéraient point vis-à-vis de ces chrétiens ardents qui se sont éloignés de nous avec beaucoup d'éclat, je l'accorde, mais non sans motif plausible, ni cause légitime.

De plus, cher collègue, à côté de ces aspirations antichrétiennes à la domination temporelle, nous trouvons chez nos pontifes des prétentions non moins blâmables à une domination bien plus étrange, savoir: la souveraineté sur la pensée des fidèles, sur leur esprit, sur leur conscience, ce qui revient à dire que dans toute question philosophique, théologique ou simplement scientifique, le catholique doit avant tout s'informer de ce qu'en pense le pape.

Peu importe le degré d'instruction du pontife, peu importent les brigues intéressées de ses conseillers: la vérité, selon notre système, émane toujours de ses jugements, de ses décrets. Fussiez-vous, mon ami, aussi savant que Galilée, eussiez-vous découvert le mouvement de la terre, qu'avant de prendre vos conclusions, qu'avant de vous persuader que vous êtes sûr de vous, et que vous ne vous êtes point trompé, il vous faudrait encore avoir l'approbation du pape et vous sou-

mettre, vous rétracter, s'il vous avisait que vous êtes dans l'erreur.

Comme vous voyez, ce régime de subordination est l'éreintement de l'esprit, l'endiguement de la pensée, qui ne peuvent se mouvoir sans s'orienter vers les girouettes du Vatican. La seule liberté laissée à l'intelligence consiste à examiner les preuves, les arguments sur lesquels notre Eglise assoit ses dogmes officiels, et encore à condition bien entendu de les trouver sans cesse concluants, plausibles et sans réplique. C'est la liberté de l'admiration perpétuelle, devant laquelle s'efface elle-même celle du légendaire Pandore, qui imperturbablement et sans trève redisait en présence de son chef la fameuse formule: Brigadier, vous avez raison.

Car l'on ne peut sortir de là. De sorte que, par une déviation à jamais regrettable, c'est au nom de l'Evangile, c'est-à-dire, au nom d'une doctrine de liberté, d'émancipation et de progrès, que nous travaillons avec une déplorable persistance à jeter les races humaines dans un éternel *esclavage*. Le talent et le génie n'ont plus d'initiative, plus d'essor, parce que notre Rome papale a fait pour les intelligences ce qu'elle fait pour les bas-chœurs de la chapelle sixtine: elle a abouti au régime des castrats.

Cependant, cher ami, la nuit du moyen âge avait pris fin au XVI$^{e}$ siècle; la Renaissance importée des Grecs avait donné l'élan aux études sérieuses, et l'imprimerie, récemment découverte, en donnant un corps et des ailes à la pensée, poussait tous les esprits à l'émancipation intellectuelle et à l'affranchissement de la raison. Et, pendant ce temps, le soi-disant père des lettres imposait le concordat au roi de France, annulait la pragmatique sanction, et faisait savoir au monde que les conciles sont inférieurs au pape, qu'il a le pouvoir de biffer, de lacérer toutes les déclarations des assemblées ecclésiastiques, et que tous les fidèles doivent au Saint-Siège une obéissance aveugle et absolue.

Contre ces tendances à l'étouffement, une révolution intellectuelle se produisit, aussi importante et plus noble que celle qui a eu lieu plus tard en France dans le domaine politique. Luther proclama les droits de la raison, comme plus tard on proclama les droits de l'homme dans la nuit du 4 août, et il devint l'apôtre du libre examen.

Son principe a donné lieu à des excès, mais il était inspiré par l'enseignement évangélique, basé sur les plus saines traditions et appuyé sur les considérations de la plus élémentaire justice.

Car l'Auteur de la nature humaine, qui nous a investis des admirables attributs de l'intelligence et de la raison, Dieu qui nous a dotés de cet amour invincible de la liberté qui est une des marques les plus certaines de notre royauté ici-bas, ne pouvait se contredire dans l'organisation religieuse en nous obligeant à déchoir, à abdiquer nos éminentes facultés pour suivre docilement les jugements, les indications, j'allais dire les fantaisies d'un premier pasteur, qui n'en est pas moins homme, quoique pontife. Et je n'hésite point à affirmer que j'estime plus la pensée des millions de fidèles que celle d'un seul, fût-il pape et souverain.

Donc, mon ami, je tiens pour une erreur nos prétentions au monopole de la lumière, et pour un avilissement les lisières que notre Eglise impose à notre esprit. J'avoue de plus que les protestants ont raison contre nous en ne les acceptant pas; et j'ajoute que c'était bien le langage du bon sens que Lamartine nous faisait entendre, à nous, catholiques-romains, quand il écrivait dans *Jocelyn:*

« Vous croyez posséder seuls les clartés divines,
Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines,
Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas
Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas:
Or, sachez que Dieu seul, source de la lumière,
La répand sur toute âme et sur toute paupière;
Que chaque homme a son jour, chaque âge sa clarté,
Chaque rayon d'en haut sa part de vérité. »

Eh bien! non, mon jeune et cher confrère, notre Eglise n'a point reconnu qu'en dehors d'elle il pût y avoir de vérité, ni de lumière. Malgré les enseignements des siècles et malgré ses désastres, elle est restée ce qu'elle était au moyen âge, autoritaire et intransigeante, aimant mieux perdre ses enfants plutôt que l'ombre même de son prestige. Et voilà pourquoi elle n'a jamais admis de discussion avec les protestants dans les conciles, et que, si elle leur a adressé parfois des requêtes, ainsi qu'aux autres schismatiques, c'était uniquement pour les engager à la soumission, à l'obéissance, les regardant comme des enfants prodigues qui n'ont d'autre liberté que celle du

repentir, ni d'autre devoir que celui de réintégrer le toit paternel, où l'on voudra bien leur accorder le pardon.

Et ces appels à l'abaissement ayant toujours été reçus avec fierté par les adhérents de la Réforme, nous en sommes arrivés, cher confrère, à commettre vis-à-vis d'eux une faute qui nous a conduits à d'atroces et innombrables forfaits; nous avons voulu les soumettre par la force, la violence. Comme ils n'ont point fléchi, nous en avons fait des légions de martyrs. Les lueurs sinistres des bûchers élevés par notre fanatisme sur toutes les places de l'Europe et ailleurs jettent encore trop de jour à travers l'histoire sur notre cruauté pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Néanmoins il est bien permis de se demander comment des pontifes se disant infaillibles ont pu tomber dans cette énormité de vouloir imposer la foi ? comment ils ont pu errer sur l'interprétation des textes au point d'établir leur doctrine homicide sur ces deux mots de saint Luc dans la parabole des invités: *compelle intrare.* Car, ironie cruelle, c'est un étrange moyen de faire entrer les gens que de les jeter dehors, de les persécuter, de les exterminer.

Quel chemin, cher ami, a dû parcourir la morale chrétienne, pour que des prêtres, voués à une vie de douceur, de charité, en soient arrivés à persécuter des hommes souvent d'une vertu évangélique, et comme s'ils étaient des monstres! Et cependant ils ont tué autant qu'ils ont pu, ces apôtres indignes! ils ont tué par le glaive de la langue, par le poison de la délation d'abord, et par le supplice ensuite, sans regret, sans remords!

Etrange doctrine en vérité qui consiste à se traduire en haine contre le prochain pour prouver à Dieu de l'amour! Quelle morale aussi! Et cette doctrine, et cette morale sont des œuvres, et des œuvres de honte; car si la Convention est la souillure de la Révolution, l'Inquisition, avec plus de raison encore, est la souillure de l'Eglise romaine.

Soyons donc modestes, cher confrère, à l'égard des protestants, car s'ils sont hérétiques sur quelques points, nous le sommes plus qu'eux, nous qui avons travesti l'Eglise primitive, et faussé l'esprit chrétien dans ce qu'il a de plus essentiel: la tolérance et la charité.

*L'abbé* **.

*(A suivre.)*